Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 50

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205532

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ves abondent. Donc vous pouvez tirer vous-même les conclusions.

Cependant, à propos d'un de ces concours de beauté, on a soulevé un grave problème :

Les femmes sont-elles plus jolies aujourd'hui qu'autrefois ?

Diable ! voilà une question à laquelle il n'est pas très aisé de répondre. D'abord parce que, des femmes d'autrefois, nous ne pouvons juger que par les portraits et descriptions que nous en ont laissés leurs contemporains.

Sommes-nous bien certains de la fidélité et de la ressemblance de ces témoignages ?

Si nos petits-neveux n'ont pour se faire une idée des femmes de notre époque que les tableaux de certains peintres ultra-modernistes de ce temps-ci, il faut avouer qu'ils seront passablement loin de la vérité et qu'ils auront lieu de nous plaindre de tout cœur.

Heureusement, la photographie et le cinématographe remettent un peu les choses au point.

Quoiqu'il en soit, la femme d'aujourd'hui est plus jolie, paraît-il, que celle de jadis, en dépit des caricatures que les peintres nous donnent de nos contemporaines.

Sous Henri II et Louis XIII, la femme avait un aspect hommasse des plus déplaisants. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'elle s'est affinée et qu'elle a appris à sourire. Et, dit un chroniqueur, la moyenne des jolies femmes tend à s'élever de plus en plus.

En 1830, on entendait assez souvent cette phrase — excusez, mesdames, c'est de l'histoire : « Dans tel salon, dans tel bal, il n'y avait que des guenons ! »

Aujourd'hui, on ne l'entend plus. D'ailleurs, elle provoquerait des protestations unanimes. La règle, à coup sûr est devenue l'exception, et encore.

La femme laide, vraiment laide, est en train de disparaître, elle n'est plus qu'un mythe.

Allons, tant mieux ! tant mieux !

Nos bons domestiques. — Un gros industriel à son nouveau valet de chambre :

— Je dois vous prévenir que dans mes accès de mauvaise humeur, il m'arrive de... gueuler un peu fort.

— Oh ! que monsieur ne se gêne pas, je me connais, je gueulerai encore plus fort que monsieur !

*

Madame, introduisant à la cuisine la servante qu'elle vient d'engager :

— Je me plais à croire, ma fille, que je pourrai vous confier tout dans la maison.

— Que madame se rassure, ce n'est pas moi qui irai redzipéter à monsieur les affaires de madame.

BROUILLARD ET LUMIÈRE

BRRR ! Un froid humide, qui exhale le poison de la grippe et recèle le stylet du rhumatisme. Un brouillard impénétrable et empesté, qui nous dérobe le ciel bleu, le soleil d'or, le lac ébouissant, les montagnes sereines, tout enfin ce qui d'habitude réjouit nos yeux, illumine nos cœurs et nous console des vicissitudes de la vie. Et sur notre table, comme une ironie, un livre à couverture jaune canari et ayant pour titre : *Dans la lumière de la Grèce* (Payot & Cie, Lausanne, éditeurs).

A tout hasard, ouvrons-le. En compagnie de son auteur, M. Henri Sensine, dont le talent d'écrivain et l'érudition sont bien connus et non moins goûtés, il y a toujours agrément et profit.

Dès la première page, le brouillard et le froid se dissipent. Le jour se fait, splendide. Une douce chaleur vous enveloppe et l'air vibre à ses vivifiantes caresses. Une vision étincelante, sublime, apparaît.

La grande « lumière de la Grèce », lumière sans pareille, assurent ceux qui ont eu le privilège de la contempler, vous inonde et vous captive. Tout le passé si glorieux de la Grèce antique, dont le reflet, à travers le voile des siècles éclaire encore notre civilisation moderne, ressuscite à nos yeux dans son décor prestigieux.

« La lumière est la caractéristique de l'Hellade, dit M. Sensine. Elle fait resplendir son ciel serein et sa mer d'azur « au sourire innombrable ». Par elle, ses montagnes et ses collines dessinent leur profil remarquablement pur à l'horizon, et ses rochers nus prennent des teintes d'un éclat sans égal. C'est la lumière qui met dans ses bois d'oliviers des frissons d'émeraude pâle et fait surgir en beauté les cyprès graves des vallées. Sous sa caresse divine, les fleuves déroulent en méandres d'argent leurs flots sacrés, les golfes dessinent leurs indentations d'azur, tandis que, sur les acropoles, les temples aux lignes merveilleusement harmonieuses, s'enveloppent de radiations éclatantes, qui ajoutent une gloire de plus à leur beauté... »

Mais, arrêtons-nous là, de peur de copier tout le livre. Bornons-nous à citer encore cette page sur le Parthénon, qui sûrement vous donnera, chers lecteurs, le désir de lire en entier l'ouvrage si intéressant et si documenté de M. Sensine.

Un chef-d'œuvre.

...J'avais convenablement pioché mon sujet avant de visiter l'Acropole. Je savais à peu près ce que pensaient les archéologues sur le célèbre monument. Penrose m'avait appris que Phidias, par un artifice de construction, avait donné une légère convexité aux lignes horizontales du soubassement et de l'entablement pour corriger la déformation produite chez celles-ci par l'erreur d'optique commune. D'autres auteurs, Gustave Fougères entre autres, m'avaient expliqué pourquoi les axes verticaux des colonnes étaient inclinés vers l'intérieur afin d'empêcher la divergence apparente qui se produit dans le champ de la vision quand nous regardons des lignes verticales isolées dans le vide. Boutmy m'avait fait comprendre la logique supérieure de ce monument « où il y a autant de syllogismes que de quartiers de marbres ».

Et certes, j'étais très satisfait de tout ce savoir livresque que je venais d'acquérir. Assurément l'archéologie est une science fort intéressante ; nulle part plus qu'en Grèce on n'en comprend le prix. Elle ne prédispose cependant pas à l'enthousiasme et, si l'on veut être monté à un certain diapason, il vaut mieux lire Renan et la *Prière sur l'Acropole*. Pour tout dire, j'étais un peu refroidi quand je me rendis au Parthénon. Bien entendu, je savais déjà que j'allais voir un monument admirable. Mais, soit par le fait de mes études antérieures, soit pour toute autre raison, j'ai toujours préféré un chef-d'œuvre littéraire, une œuvre philosophique grandiose, un ouvrage de science génial à l'œuvre la plus vantée des arts plastiques. Je m'attendais donc à vibrer, mais modérément. Force m'est d'avouer que toutes mes prévisions furent trompées, je fus remué en effet par l'émotion esthétique la plus intense quand je vis se dresser devant moi la ruine incomparable. Et je ne dirai plus maintenant qu'une tragédie de Sophocle, un drame de Shakespeare, un poème de Gœthe ou de Victor Hugo, un chapitre de Platon ou de Kant, un ouvrage de Darwin ou une conception scientifique de Pasteur sont au-dessus de tous les arts, car il y a cette merveille du monde artistique : le Parthénon. Et je comprends pourquoi on a épuisé pour le louer toutes les formules admiratives.

...A quoi tient l'incomparable splendeur de ce monument unique ? D'où vient, par exemple, que le Théséion si beau, la Maison Carrée de Nîmes, la Madeleine, le Panthéon d'Agrippa, si intéressants dans leurs genres, soient, malgré leurs dimensions beaucoup plus grandes, tellement au-dessous du Parthénon comme effet esthétique ? La proportion merveilleuse des lignes, l'harmonie respective des détails et des rapports sont évidemment la première cause. Il y a là une réussite architecturale extraordinaire, qu'on n'a encore vue nulle part comme ici. Mais l'impression tient à d'autres causes, entre autres à la remarquable adaptation du monument au socle naturel qui lui sert de base ; le Parthénon a été fait pour l'Acropole ; partout ailleurs il perdrait de son admirable eurythmie plastique. Il a le cadre qu'il lui faut.

Ce qui contribue encore à sa beauté, c'est la patine dorée particulière qui le colore d'une teinte indéfinissable et magnifique. Les savants ont découvert qu'elle provient d'un certain lichen, qui s'attache au marbre pentélique et à l'oxyde de fer formé dans celui-ci. C'est intéressant de le savoir, mais plus intéressant encore de contempler les reflets de cette coloration séculaire qu'on croirait due au génie d'un grand artiste décorateur. Partout la ruine est revêtue de cette teinte monochrome, sous laquelle les cassures et les dégradations disparaissent, tandis que la pureté des lignes des parties intactes en est comme soulignée et avivée.

Mais l'élément esthétique prédominant, c'est la lumière. Sous ce ciel d'une pureté incomparable, où la sécheresse de la plaine empêche la formation des nuages, le ciel inonde de sa clarté intense l'Attique toute entière ; l'Acropole est baignée dans cette radiation souveraine qui fait resplendir le Parthénon. Le matin, elle ajoute des teintes rosées d'une douceur exquise à la coloration dorée du marbre ; à midi, elle le fait reluire comme le plus beau cuivre aux reflets roux ; le soir, au coucher de l'astre sur la mer prochaine, elle enveloppe sa façade intacte d'un pourpre éclatante. Le Parthénon rayonne sous le ciel bleu comme la robe d'or de l'Athéna de Phidias dans la cella d'il y a vingt-quatre siècles.

A toute heure de la journée la lumière se joue dans la ruine ; ici elle fait ressortir la merveilleuse finesse d'un détail d'architecture, là elle domine les profondeurs magnifiques derrière le péristyle. Grâce à elle, un peu de ciel bleu apparaît à travers les fûts de la colonnade et le temple tout entier se dresse à la fois grandiose, élégant, harmonieux et pur, sous sa caresse divine.

Il y a d'ailleurs une heure très belle encore : le soir, quand la pleine lune éclaire la façade occidentale du monument. C'est en tout cas un spectacle qu'il faut avoir vu si l'on veut emporter un souvenir complet du Parthénon. Sous la clarté de la lune, la ruine prend un caractère de grandeur religieuse qui en accroît encore le charme et la majesté. La nuit est d'une beauté indescriptible ; le ciel merveilleux de l'Attique, où l'on voit plus d'étoiles que dans nos climats, fait au-dessus de la ruine adorable comme un dais constellé de diamants fulgurants et de perles opalines. Dans la splendeur de ce cadre et dans la douceur idéale de cette nuit, le monument de Phidias paraît d'une architecture divine : il n'y a rien au-dessus d'une semblable beauté.

C'est bien à elle qu'on pourrait appliquer le mot d'Epictète sur la statue de Zeus Olympien, l'autre chef-d'œuvre de Phidias : « Considérez comme un malheur de mourir sans l'avoir vue ».

Quand une fois on est monté sur l'Acropole, on voudrait ne plus s'en aller. De quelque côté qu'on porte ses regards, le spectacle est magnifique. On a une vue radieuse sur l'Hymette, le Pirée et la baie de Salamine ; de la terrasse du temple de la Victoire Aptère, on aperçoit même les montagnes de l'Argolide, Egine, l'Acro-Corinthe et les hauteurs du Péloponnèse barrant l'horizon. C'est un panorama admirable ; pourtant l'œil revient toujours sur la merveille de pierre ; on veut sans cesse regarder le Parthénon. On se reproche de n'être pas venu plus tôt, on se demande pourquoi on a négligé d'écouter les avis des poètes et des guides. On voudrait pouvoir rester pour toujours sur cette colline sacrée qui résume tout l'idéal divin et humain de la Grèce. Et, quand l'heure du départ sonne, à la profonde émotion esthétique qu'on emporte se mêle le plus intense des regrets.

Théâtre. — Encore une semaine extraordinaire de gala. M. Bonarel commence le Nouvel-An.

Dimanche 13 décembre : En matinée et en soirée, les deux dernières de *Cyrano de Bergerac*.

Mardi 15 : Une première : *Le Vieux Marcheur*, comédie-vaudeville en 4 actes, de Henri Lavedan.

Jeudi 17 : *Madame Sans-Gêne*, 3 actes et 4 tableaux, de Victorien Sardou et Emile Moreau.

Kursaal. — Du nouveau encore, dimanche, au programme du Kursaal. D'abord les vues incomparables du Vitographe ; puis le quatuor Alph. Will, cyclistes comiques inimitables ; un bon chanteur comique ; une danseuse-diseuse à transformation, Lina Francesca ; un imitateur d'oiseaux, Max Till ; un couple de valseurs acrobatiques ; deux excellents clowns musicaux ; Darbern, avec ses petits oiseaux dressés. A cinq heures, le spectacle est terminé.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.